

Moebius

Cadences

Marcel Labine

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/14070ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labine, M. (2008). Cadences. *Moebius*, (116), 61–64.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MARCEL LABINE

Cadences

1.

Lorsqu'il se lève du fauteuil lacéré et se tient
Précaire sur ses jambes
On ne sait trop à quoi cela ressemble.

L'amorce d'une chute au tapis défraîchi peut-être
Les premiers moments d'un périple au corridor
Assombri par des comptes laissés dans la fente
De la porte d'entrée à la peinture rouge et cloquée.

Sa vie ses heures ne sont que des allers-retours
Des va-et-vient perpétuellement désincarnés
Entre les quelques pièces de son appartement clos.

2.

Ses jours ne se distinguent plus les uns des autres
Il fait gris à chaque pas
Lever une jambe puis l'autre dure une matinée.

Lorsqu'il parle sa voix hésite à la cadence
De ses articulations ankylosées
Par tant de colère rentrée de deuils
Et de rêves échoués sur les rives de son âge.

Malgré cela il est toujours debout dans sa tête
Tous ses muscles l'ont quitté
Mais il tient à ses os

3.

Il découvre la lenteur forcée
Celle qui vide les jours de tout avenir
Et enferme sa marche dans le présent qui tue.

Il s'endort au petit matin et s'éveille au centre
Du monde recroquevillé presque perdu
Au creux du lit qu'il peine à quitter
Tant le parcours est flou de la chambre à la table.

Il avance tâtonnant de la main dans les airs
Et se fraye un passage à travers les ombres
Tel Homère Borges ou Œdipe déroutés.

4.

Une chorégraphie des avant-bras nouveaux
Des chevilles soudées et qui ne craquent plus
Il s'en va par les extrémités et revient si peu.

C'est le théâtre qui lui reste un simulacre de tai chi
Lui qui à l'usine allait si vite à pied
À la limite de la marche à la course presque
Haletant comme un cheval emballé.

L'homme pressé arpente désormais
Son souffle qui lui tient compagnie
Il traverse sa mémoire la dernière forêt.

5.

Il y trouve toutes les métamorphoses du temps
Boîtes défaites tissus fripés journaux d'un autre siècle
Plâtres effondrés armoires et coffres cadencés.

Il habite une cathédrale de moraine
Que la fonte des ans lui a laissé sans partage.
Il est le pèlerin sans cortège ni chemin
Qui vit sous l'amoncellement de choses vieilles.

Il tient la route dit-on de lui il courbe et plie
Mais il avance entre ses murs pressés
Sous une tapisserie qui ne représente rien.

6.

Un pas devant l'autre encore et après toujours
Ce n'est pas la routine c'est l'éloge de sa marche
La force tapie dans ses dernières cellules.

Celles de la tête de la hanche et des cuisses,
Des mollets et des pieds et du bassin plus haut
Et du torse et sa cage avec le cœur qui pompe
Tout le sang qu'il peut pour le faire avancer.

Il y travaille sans ménagement s'y applique
Jusqu'à l'extrême fatigue qui le fera tomber
Et dormir quelque peu jusqu'au prochain assaut.

7.

Les semaines n'existent plus lorsqu'il se lève
Qu'il se remet en marche cela ne porte pas de nom
On croit voir une effigie immobile à grands pas.

Mais elle bouge elle va d'un bout à l'autre
Du monde connu par lui seul dans l'intimité
De sa conscience vacillante et silencieuse
Comme les jambes d'un vieillard debout.

Aux derniers pas du père
À cet instant précis
Même les mots nous abandonnent